

Holly

Ouest du Dorset, février 2018

Holly feuilletait les pages froissées et tachées du vieux livre de recettes de sa mère quand, soudain, elle l'avait trouvée, pointant d'une enveloppe jaunie. Comme si quelqu'un (sa mère ?) avait été partagé(e) entre l'envie que la recette reste secrète et celle qu'elle soit trouvée.

Avec précaution, elle sortit la fragile feuille de papier de l'enveloppe et en lissa les plis du bout des doigts. La recette originale était écrite en espagnol, elle en identifia quelques mots. En dessous, les ingrédients et les instructions avaient été notés de manière beaucoup plus claire, et en anglais, le tout dans une écriture qu'elle ne reconnaissait pas.

— « Gâteau aux oranges amères et aux amandes, lut-elle. Pour une grande occasion. »

Eh bien, si ce n'était pas une grande occasion, le jour où elle faisait sa grande annonce, le jour où elle expliquait à ses parents ce qu'elle avait prévu, ce à quoi elle avait travaillé ces dix-huit derniers mois sans qu'ils aient la moindre idée de ce qui se passait, alors elle ne savait pas ce que c'était.

Holly se reporta à la version anglaise de la recette. « D'abord, frotter et émincer grossièrement les oranges amères. » Elle jeta un coup d'œil aux fruits. Ils étaient dans un bol sur le plan de travail de la cuisine, brillant telles des lanternes orange dans la faible lumière de cette après-midi de février. Ces oranges n'étaient pas les plus belles qui soient, elles étaient difformes, rugueuses et noueuses. Mais leur couleur... Elle était si vibrante, si éclatante.

tante ! La première fois qu'elle avait vu une caisse d'oranges amères de Séville, dans la boutique d'une ferme juste à la sortie de Bridport, elle avait eu le coup de foudre.

Holly en choisit une et renifla sa peau épaisse. *Ah !* Les oranges de Séville étaient trop amères pour être mangées fraîches : elles étaient aussi piquantes et acides qu'un citron. Mais leur odeur... Elle la transportait dans la possibilité d'un été enivrant. *Pourvu que...* Holly se mit à frotter le fruit.

C'était à l'adolescence qu'elle avait découvert la vieille recette espagnole de sa mère. Les autres filles passaient leur samedi après-midi en ville à prendre un café avec leurs amies, à acheter du maquillage, à discuter du garçon qui leur plaisait ou du film qui passait au cinéma du quartier... Holly cuisinait – des gâteaux aux fruits, des crumbles, des fournées de brownies. Depuis toujours, il n'y avait rien de plus satisfaisant à ses yeux qu'un plateau de pâtisseries tout juste sorties du four.

D'accord, elle avait été une adolescente atypique. Elle sourit en son for intérieur. Compulser les livres de recettes de sa mère avait été l'idée qu'elle se faisait d'un moment de folie.

Presque à contrecœur, Holly déposa les oranges brossées sur la planche à découper. Elle planta fermement son couteau dans la première. Le jus amer gicla, libérant encore un peu plus de son parfum frais aux accents citronnés.

Holly avait trouvé la recette, l'avait étudiée, avait été fascinée par son contenu, mais elle ne s'était jamais lancée dans la préparation du gâteau : elle n'avait jamais osé, après la façon dont sa mère avait réagi à la suggestion.

Elle rassembla les morceaux d'oranges aromatiques à la peau épaisse pour les repousser du revers de la main sur un côté de la planche. Le jus produisait l'effet d'un astringent sur sa peau. Elle comprenait pourquoi les oranges amères avaient de nombreux usages, notamment médicaux : leur parfum, leur saveur lorsqu'elles étaient cuites se révélaient à la fois complexes et intenses.

Et puis, il y avait la marmelade. Holly en faisait depuis des années. Les oranges amères de Séville étaient considérées

comme les meilleures du monde pour cet usage, parce que leur haute teneur en pectine naturelle aidait la marmelade à figer correctement. Et Holly n'avait de fait jamais eu à s'en plaindre. Les confitures et la pâtisserie étaient des activités vers lesquelles elle se tournait lorsqu'elle était fatiguée ou anxieuse. Loin de lui faire perdre encore davantage d'énergie, le processus d'élaboration de la marmelade la revigorait depuis toujours.

Elle se souvenait comme si c'était hier du jour de ses quatorze ans, quand elle avait brandi la recette du gâteau aux oranges amères et aux amandes devant sa mère, déjà excitée par la perspective de se lancer dans sa réalisation.

— Je peux le faire, maman ? avait-elle supplié.

Sa mère avait fixé le morceau de papier qu'elle avait presque arraché des mains de Holly.

— Quoi ? Non, avait-elle répondu.

Sa mère ne lui avait jamais refusé la permission de faire un gâteau auparavant. Holly avait froncé les sourcils.

— Pourquoi pas ?

Sa mère avait hésité.

— Ton père ne l'aime pas, celui-là. Ce n'est pas une bonne recette.

— Mais...

— Et nous n'avons pas d'oranges amères.

— Je pourrais...

— Non, Holly.

Même à quatorze ans, Holly avait compris que les protestations de sa mère étaient trop véhémentes. Qu'y avait-il donc dans cette vieille recette ? Quel était le problème ? Le refus de sa mère ne faisait qu'en augmenter l'attrait. D'où venait-elle exactement, cette recette ? Pourquoi sa mère l'avait-elle gardée ? Et pourquoi était-elle interdite d'accès ? Pour autant qu'elle sache, sa mère n'avait pas d'amis espagnols. Alors, qui l'avait notée pour elle, d'abord en espagnol puis en anglais ? Holly était déterminée à en savoir plus.

Elle n'était pas stupide, cependant : elle avait attendu quelques jours avant de demander à sa mère de lui parler de l'Espagne.

— Bien sûr que je suis allée en Espagne, avait déclaré sa mère avec désinvolture. (Trop de désinvolture ?) J’y suis allée avec ton père.

Était-ce à cette occasion que quelqu’un lui avait donné la recette du gâteau aux oranges amères et aux amandes ? Holly avait jugé plus sage de ne pas poser la question.

— Vous y êtes allés quand ? avait-elle préféré demander à sa mère.

L’expression de celle-ci avait changé.

— Je ne me rappelle pas exactement, Holly. C’est important ? Dans les années 1980, je ne me souviens pas de l’année exacte.

Était-ce suspect ? Holly supposait que non. Personne ne se souvenait jamais de l’année exacte où il était allé quelque part.

— Vous êtes allés à quel endroit en Espagne ?

Il y eut une pause.

— Séville.

Était-ce le fruit de l’imagination de Holly ou sa mère avait-elle vraiment jeté un coup d’œil vers l’étagère de la cuisine, là où se trouvait son vieux livre de recettes ?

— Alors... ?

Mais sa mère ne la laissa pas poursuivre son interrogatoire.

— Allez, Holly. Ça suffit. Le dîner est presque prêt et le couvert ne va pas se mettre tout seul, tu sais.

Elle était passée en mode « houspilleuse ». Non seulement elle fronçait les sourcils, mais Holly pensa détecter une larme dans l’œil de sa mère. C’était donc ça. Sa mère n’avait jamais été ce qu’on pouvait qualifier de stricte, mais elle était enseignante et elle avait toujours maintenu des limites. « Ça suffit », avait-elle déclaré. Le sujet était définitivement clos.

La scène avait eu lieu quinze ans plus tôt. Pour l’heure, Holly vivait à Brighton, mais elle était de retour dans le Dorset à l’occasion de l’une de ses visites régulières du week-end, car, outre le fait qu’elle voulait voir sa famille, le paysage de son enfance lui manquait aussi. Heureusement, elle avait encore le droit de cuisiner dans cette cuisine.

Holly plaça les morceaux orange éclatant dans une petite casserole, non sans ôter au passage les pépins à l'aide d'une cuillère en bois. Elle ajouta de l'eau, couvrit la casserole et alluma le gaz. À en croire la recette, les oranges seraient tendres après trente minutes de cuisson et le jus se serait évaporé. Holly ressentit le petit bourdonnement d'excitation dont elle était coutumière lorsqu'elle cuisinait. C'était la marque du processus de création, devina-t-elle. L'alchimie. Une sensation qu'elle n'éprouvait jamais au bureau, à Brighton.

Elle jeta un coup d'œil à la recette. Peut-être que ce vieux morceau de papier froissé avait-il marqué le début de son rêve, bien des années plus tôt. En tout cas, elle avait décidé de concocter le gâteau aux oranges amères et aux amandes cette après-midi-là, pendant que ses parents seraient sortis. Cela semblait approprié, d'une certaine manière.

Elle se sentait toujours mal de ne pas leur avoir expliqué ce qu'elle prévoyait, ce qu'elle faisait. Mais sa grand-mère le lui avait déconseillé et, ses parents vivant ici, où Holly avait grandi, et elle-même à Brighton, il n'avait pas été trop difficile de garder le silence. Mais tout était sur le point de changer désormais.

Holly cassa les œufs, dont elle sépara soigneusement le blanc et le jaune. Elle mit les blancs dans un bol pour les monter en neige. Petit à petit, elle ajouta le sucre semoule, battit le reste du sucre avec les jaunes d'œuf, jusqu'à ce que le mélange épaisse, puis y versa son mélange parfumé d'oranges émincées et d'amandes en poudre. Cette pâte sentait déjà le paradis.

Elle incorpora les blancs d'œuf à la préparation, transféra délicatement l'appareil dans le moule graissé et chemisé et en saupoudra la surface d'amandes effilées. Elle vérifia sa montre. Le gâteau serait prêt pile au moment où ses parents reviendraient avec sa grand-mère pour le thé. Et au lieu du thé... Holly sortit de son sac la bouteille de champagne qu'elle avait apportée de Brighton et la mit au réfrigérateur. Elle était sûre que sa grand-mère approuverait.

Un gâteau aux oranges amères et aux amandes... pour une grande occasion. Elle avait l'impression de humer déjà l'odeur

des amandes grillées, de sentir le sucre se combiner aux oranges pour donner au gâteau l'équilibre doux-amer parfait.

Et quand ils reviendraient ? Quand ils reviendraient, elle essaierait de leur expliquer pourquoi elle changeait si radicalement de vie. Elle leur raconterait – enfin – ce qui lui était arrivé à Brighton et ce qu'elle avait décidé de faire.

Holly

Brighton, un an plus tôt

Tout avait commencé un soir après le travail. Holly avait quitté le bureau en retard – comme si souvent – et n’avait pas eu le temps de penser à son dîner. Sur le chemin du retour, elle s’était arrêtée au supermarché, l’esprit encore préoccupé par ses missions du jour, se rappelant un courriel auquel elle n’avait pas eu le temps de répondre, se remémorant une conversation téléphonique avec un client difficile.

Ayant récupéré un chariot, elle se dirigea vers l’intérieur du magasin. Avec ses lumières et son animation, le supermarché l’étourdit un peu. Elle passa devant les journaux, puis deux enfants qui se disputaient, pour aller s’emparer d’une salade verte dans le rayon des légumes frais. *Mon déjeuner de demain*, songea-t-elle. Faute d’avoir le temps de quitter le bureau, elle mangeait toujours sa salade à son bureau ou se réchauffait une soupe au micro-ondes.

Elle ne savait pas trop comment son travail de chargée de clientèle à Brighton en était venu à dominer sa vie, à accaparer chaque heure de son temps, mais il ne semblait pas rester grand-chose une fois qu’il avait pris son dû. Et peu importait l’épuisement de Holly, Russell, son patron, ne paraissait jamais totalement satisfait.

Elle se dirigea vers le comptoir de la charcuterie. Elle avait quitté l’ouest du Dorset alors qu’elle entraînait dans la vingtaine, attirée par l’effervescence plus bohème, plus avant-gardiste de Brighton, où vivait Jack, son petit ami, qui était devenu un

ex-petit ami au bout d'un an environ – heureusement sans que ni l'un ni l'autre n'aient eu le cœur brisé. À ce moment-là, Holly s'était fait des amis, avait trouvé un emploi et gagnait désormais bien sa vie. Elle était satisfaite de rester dans sa ville d'adoption, même si elle n'avait jamais été certaine que ce serait définitif.

Elle choisit quelques articles, vérifia les dates de péremption, s'arrêta devant le rayon des soupes froides. Holly aimait Brighton : elle adorait se promener sur North Laine le week-end, retrouver des amis, explorer les petits bars et les boutiques indépendantes, découvrir le vieux centre-ville. Elle aimait la scène musicale de Brighton, la foule amatrice d'art, les portes ouvertes et les festivals, et puis elle appréciait de vivre au bord de la mer, car cela lui rappelait son enfance. Et s'il n'y avait pour l'heure personne de spécial dans la vie de Holly, elle s'y était néanmoins ménagé une existence agréable.

Seulement...

Elle continuait à arpenter le rayon des soupes froides. Laquelle acheter ? Comment pouvait-il être si difficile de se décider ? La bouche sèche, elle déglutit et s'humecta les lèvres. Si seulement elle n'avait pas laissé sa bouteille d'eau dans la voiture. « Tomate et poivron rouge, Stilton et brocoli... » Il n'y avait que l'embarras du choix – c'était trop – et bizarrement, elle n'arrivait pas à se rappeler quel mélange de saveurs elle préférerait.

Elle se sentait étourdie, presque absente, comme si une partie d'elle flottait au-dessus du Caddie et regardait son autre moi en contrebas. Et les lumières – elles étaient très brillantes, plus vives que d'habitude, non ? Holly prit une profonde inspiration. Elle travaillait trop dur, c'était tout ; elle avait besoin de faire une pause, de se détendre, elle avait besoin de... *De m'échapper*, pensa-t-elle.

Parce que quelque chose n'allait pas. Elle travaillait énormément (mais elle n'était pas la seule), dormait mal et était stressée. À un moment donné, au cours de la vingtaine, c'était devenu la norme, pour elle et pour plus d'une de ses amies. Elle allait à la gym, s'était mise au yoga mais, au lieu de se détendre, elle

avait l'impression d'essayer désespérément d'en faire toujours plus. Et puis...

La tête de Holly commença à tourner ; les soupes froides flottaient, tantôt floues, tantôt nettes. Elle cligna des yeux. Tout à coup, elle ne pouvait plus ni penser, ni respirer et ça martelait à toute allure en elle, quelque part dans son cœur ou bien dans sa tête – elle ne parvenait pas à le déterminer. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle ne pouvait pas rester dans le supermarché, pas question ; elle devait partir sur-le-champ, courses ou pas. Et elle savait aussi qu'elle avait peur.

— Je pense que vous avez fait une crise d'angoisse, déclara son généraliste lorsqu'elle se rendit au cabinet médical, le lendemain.

Une crise d'angoisse... Combattre ou s'enfuir. Holly ferma les yeux. Elle se souvenait de ce moment, de cette envie puissante de s'échapper.

Elle écouta ce que son médecin avait à dire sur le développement personnel, la gestion des émotions et la thérapie.

— Essayez de surmonter la crise, lui conseilla-t-il. Respirez. Affrontez vos peurs. Rappelez-vous que ce n'est rien de plus que de l'anxiété.

Rien de plus que de l'anxiété, pensa-t-elle. Elle avait admis être stressée, surmenée, épuisée. Il lui avait jeté un regard. « Ne le sommes-nous pas tous ? » avait-il paru répliquer. Bien utile...

Plus tard, elle avait recherché l'expression « crise d'angoisse » sur Internet et reconnu les sensations décrites par tant de personnes : incapacité à décider, à réfléchir, peur soudaine et envahissante. Son médecin avait suggéré qu'avec un peu de chance, il s'agirait d'un incident isolé, surtout si elle parvenait à réduire son stress professionnel, mais Holly ne put s'empêcher de se demander si c'était ce qu'elle voulait faire de sa vie.

Ce vendredi soir-là, elle retourna dans le Dorset pour le week-end. C'était la fin de l'été et, chose inhabituelle, les collines d'ordinaire vertes étaient pâles et desséchées par le manque de pluie. Pendant qu'elle roulait sur la crête entre Dorchester et Bridport,

elle observa le paysage familier – les moutons qui paissaient dans les champs, les maisonnettes de pierre et les granges en bois, la mer limpide, bleu-gris, qui scintillait comme une pierre de lune au loin. Et pour la première fois depuis longtemps, elle éprouva une sensation de paix inattendue.

Au cours du week-end, elle rendit visite à quelques-uns de ses anciens amis : Will et Susie vivaient toujours dans un village aux abords immédiats de la ville et gagnaient leur vie grâce à la peinture et à la sculpture de Will et au commerce de meubles vintage de Susie. Jess, elle, habitait encore chez ses parents et travaillait au café de la plage à Burton. Holly passa aussi du temps avec sa famille. Tout était d'une normalité si rassurante qu'elle en oublia presque ce qui s'était passé quelques jours auparavant.

Felix, son père, dirigeait toujours la jardinerie où il avait passé la majeure partie de sa vie professionnelle. Il aimait faire pousser des graines et s'occuper des plantes, à tel point que Holly se demandait s'il n'aurait pas été encore plus heureux s'il n'avait jamais été promu. Ella, sa mère, était plus occupée que jamais. Institutrice à l'école locale, elle assistait aux réunions du personnel ou préparait ses cours lorsqu'elle n'était pas en train d'enseigner ou de corriger les cahiers de ses élèves... Bref, rien de nouveau.

Quant à Ingrid, la grand-mère de Holly, la mère de son père... Elle avait toujours été une présence indomptable dans la vie de sa petite-fille, mais elle semblait s'être quelque peu adoucie, ces derniers temps, être devenue plus sereine. Et peut-être plus observatrice aussi.

— Tu as l'air fatiguée, ma chérie, constata-t-elle alors que Holly prit place dans son salon vieillot, où chiens et bergères en porcelaine côtoyaient des cruches ornementales Toby¹.

Comme la grand-mère de Holly elle-même, la pièce avait une légère odeur de lavande renfermée. Les housses qu'elle gardait sur ses meilleurs fauteuils en avaient préservé le tissu, l'empêchant de se décolorer au soleil, et des garnitures d'accoudoirs les avaient protégés de l'usure. Les murs étaient peints en bleu

1. Les cruches, pichets ou choppes Toby sont des poteries ayant la forme d'une tête ou d'une personne assise (*NdT*).

glacier et la moquette arborait des tons que le père de Holly aurait appelés « œufs brouillés et feux d'artifice ». Pourtant, d'une certaine manière, ce spectacle aussi était rassurant. La maison entière était une capsule temporelle des années 1950. Holly se surprit à respirer plus facilement.

Il était inutile de faire semblant : les yeux de sa grand-mère étaient bien trop aiguisés. Et ce fut un vrai soulagement d'abandonner un peu son sourire radieux censé claironner : « Tout va bien ! ».

— Oui, mamie, admit-elle, tu as raison, je suis fatiguée.

Par contraste, le visage de sa grand-mère était rayonnant. Quatre-vingt-cinq printemps et, malgré les pertes subies en cours de route, ses yeux bleus étaient toujours aussi forts et déterminés.

— Tu brûles la chandelle par les deux bouts, ma chérie ?

Sa grand-mère inclina légèrement la tête sur le côté. Elle avait des cheveux blancs cotonneux, désormais, mais elle les gardait coupés court et soigneusement coiffés : elle n'avait jamais été du genre à se laisser aller.

Holly savait que sa mère avait eu quelques disputes avec sa grand-mère, au fil des ans, mais même si cette dernière était une force avec laquelle il fallait compter, Holly s'était toujours sentie en sécurité, à une génération de distance, en sachant qu'elle était inconditionnellement adorée.

— C'est surtout la faute au travail, admit-elle. Mon poste est tellement stressant.

— Ce n'est pas une bonne chose.

— Je sais, mamie.

Après quoi, tout sortit facilement : le flot incessant de courriels auxquels il fallait répondre, les demandes et exigences constantes des clients, la relation de travail épineuse avec un collègue, la pression continuelle, les horaires impossibles... Désireuse de ne pas inquiéter sa grand-mère outre mesure, elle s'abstint de mentionner sa crise d'angoisse. Mais peut-être était-ce pour cela qu'elle avait décidé de rentrer à la maison ce week-end-là, au fond.

— Si c'est si pénible, pourquoi diable tu te l'infliges, ma puce ? s'enquit sa grand-mère sur un claquement de langue. Pourquoi tu ne ferais pas autre chose à la place ?

— Je ne sais pas.

Pour sa grand-mère, un changement de vie semblait si simple. Mais Holly avait besoin de son salaire pour continuer à vivre dans son appartement de Brighton et mener la vie qui lui plaisait actuellement. Enfin, lui plaisait-elle toujours ? La vérité, c'est qu'elle était prisonnière d'un train-train abrutissant.

— Que pourrais-je faire d'autre ? ajouta-t-elle, à moitié pour elle-même.

— Ma chérie, la question, ce serait plutôt : qu'est-ce que tu veux faire d'autre ? nuança sa grand-mère.

Holly repensa beaucoup à cette conversation après son retour à Brighton. « Qu'est-ce que tu veux faire... ? » Ce qu'elle avait toujours aimé faire, c'était la pâtisserie. Ça lui manquait énormément. Elle s'y adonnait encore de temps en temps, le dimanche après-midi, après la gym et avant de se préparer pour le travail du lendemain. Mais c'étaient des instants volés, constat qui gâchait la sensation de bien-être. Et comment pouvait-on gagner sa vie en faisant des gâteaux et de la marmelade ? Comment cela pourrait-il être davantage qu'un hobby ?

Alors, que pouvait-elle faire d'autre ? Impossible d'abandonner son travail, du moins pas encore. En revanche, elle était en mesure d'opérer quelques changements. Lentement, peu à peu, elle commença à développer des stratégies pour affronter la situation, après en avoir glané certaines dans les discussions en ligne qu'elle suivait. Elle s'efforça d'être gentille avec la collègue qui lui donnait du fil à retordre, même si l'intéressée lui jetait des regards noirs. Elle s'éloignait de son ordinateur toutes les trente minutes – ne serait-ce que pour aller aux toilettes – et tentait de ne se concentrer que sur une seule tâche à la fois au lieu de relever ses courriels en permanence. Elle s'obligea à se montrer plus ferme avec Russell concernant les tâches qu'elle se

sentait capable d'assumer et, à sa grande surprise, il réagit plus positivement en la voyant confiante et affirmée.

Elle se mit à méditer une fois par jour, réduisit le temps qu'elle passait sur les réseaux sociaux, puis, quand elle commença à se sentir un peu plus forte, Holly prit le taureau par les cornes et s'inscrivit à un cours en ligne pour approfondir ses connaissances commerciales. Une idée de sa grand-mère.

— Tu pourrais toujours songer à obtenir d'autres qualifications, Holly, avait-elle suggéré. Quelque chose qui te permette de prendre le contrôle, par exemple ?

Le contrôle... Rien de tout cela n'était facile. Mais Holly savait que la différence commençait à se faire sentir.

Il y eut de nombreux coups de téléphone entre sa grand-mère et elle au cours des mois qui suivirent cette première discussion dans le salon démodé de la vieille dame, à la fin de l'été. Holly avait pris la décision de changer de vie, mais il lui fallait beaucoup plus de temps pour choisir exactement ce qu'elle allait faire à la place.

Chaque fois qu'elle était dans le Dorset, Holly rendait aussi visite à sa grand-mère et elles discutaient stratégie. Holly sentait que la vieille dame savourait l'excitation d'être la confidente de sa petite fille. D'un caractère bien trempé, sa grand-mère avait toujours été sûre de ses opinions. Petit à petit, avec son aide, Holly commença à élaborer un projet. Enfin, elle avait décidé de la marche à suivre.

— Mais on ne le dira pas à tes parents, avait décrété sa grand-mère. Pas encore. Pas question qu'ils s'en mêlent et gâchent tout, n'est-ce pas ?

Et d'adresser à Holly un sourire complice.

— Non, mamie. Je suppose que non.

En revanche, désormais, elles avaient décidé qu'il était temps de dévoiler la vérité et de tout révéler à ses parents. Comment allaient-ils réagir ? Holly était sur le point de le découvrir.